Rouâ Smati

L'œuvre interculturelle de Lorand Gaspar : du chemin de la vie au cheminement de la parole poétique

Lorand Gaspar: Poetics of the Living
Abstract: Lorand Gaspar's poetry plunges us into the meanders of the living and the human, confronts us with infinity and contingent, and places us halfway between science and poetry. Crossed by the energy of the living, caught between ebb and flow, between doubt and certainty, between veiling and unveiling, Gaspar's poem exposes the enigma and the world through the expression of paradox and that of the complexity. The poet's work combines chemistry with biology and physics with astrophysics to describe a world as complex as it is mysterious, as rich as it is precarious. We are therefore witnessing a difficult quest that tests the exercise of poetic creation.
Keywords: Poetry; Science; Living; Path; Creation; Mystery.

Rouâ Smati
Université Sorbonne nouvelle Paris III – Université de Tunis
smatiroua26@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinox.2025.48.05

L'œuvre de Lorand Gaspar fait parler d'elle du fait de sa richesse et de sa complexité. À la fois pluridisciplinaire, plurilingue et interculturelle, elle marque le grief d'un profil polyvalent qui est celui de son auteur, médecin, neurochirurgien de son état, archéologue, traducteur et photographe. De *Sol absolu* à *Derrière le dos de Dieu*, en passant par *Égée Judée*, *Patmos* et *Feuilles d'observation*, ses recueils de poésie, nous ne pouvons rester insensible au foisonnement de la science, entre chimie, géologie, botanique, zoologie, entomologie (science qui étudie les insectes) et neurosciences, qui marque sa poésie. Ces recueils retracent avant tout l'intérêt du poète au monde vivant et à la réalité environnante qui ne forme qu'un avec l'être-humain, l'animal, la plante et les éléments de la nature. Sa poésie dépeint la vision du poète mue par son rapport aux choses frêles, précaires et invisibles mais palpables en vertu d'une sensibilité poétique qui se traduit pour lui dans l'humain. En effet, pour Gaspar, la perception du monde qui nous entoure devrait être l'apanage de tout homme et non seulement celle du poète. Dans son essai *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, Gaspar réfléchit sur la

capacité de la poésie à élargir notre savoir et à approfondir notre connaissance du monde. Son poème semble conjuguer la volonté d'explorer le vivant au vécu propre du poète traversé par le voyage, le savoir et la sensibilité à l'art et à la nature.

Né en Transylvanie orientale où il a passé le plus clair de son enfance, Gaspar parle le hongrois, le roumain et l'allemand, langues pratiquées dans son pays natal. Il se passionne pour le français qu'il pratique dès ses lectures d'enfance de Marcel Pagnol. Il parlera plus tard cette langue, en France, où il se retrouvera à cause d'un épisode accidentel de la deuxième Guerre mondiale. Le poème de Gaspar se tisse ainsi dans une sorte de périple entre sa langue natale, le hongrois, le français qui deviendra sa langue d'expression mais aussi de création et l'arabe qu'il comprend et qui est une langue de « côtoiement », découverte dans les pays arabes du Moyen Orient et en Tunisie, où il vivra pendant 25 ans. Le poète n'hésite pas à solliciter chacune de ces langues, tour à tour, car sans doute chères à son cœur, mais parce que surtout chacune exprime le mieux, à un moment donné de la sensibilité poétique, un instant, une émotion ou une pensée indicible que pour lui, une autre langue ne saurait dire.

Ce qui caractérise par ailleurs le poème de Gaspar c'est cette rigueur scientifique qui fonde son raisonnement, rigueur souvent doublée d'une sensibilité qui se réalise au plus près du vivant. Ces éléments sont autant de facteurs qui contribuent à une véritable expérience du sensible qui s'opère en synergie avec une expérimentation de la parole poétique. L'indicible confronte de fait le poème à une mise en abyme dans laquelle il est en quête du vivant et en quête de lui-même dans l'expérience du langage. Ainsi, l'expérience empirique prend le relai de l'expérience scientifique qui s'avère insuffisante pour comprendre le monde et la nature humaine.

Pour étudier le rapport entre la science et la poésie dans l'œuvre de Gaspar, nous trouvons pertinent de faire dialoguer deux citations. La première est du philosophe Heidegger dont l'approche de l'être trouve toute sa manifestation dans la poésie de Gaspar qui est celle de l'être-au-monde. Le philosophe allemand définit la "culture" comme étant l'« expression, [ou] le symbole d'une certaine vie de l'âme »[1]. Heidegger associe ici la culture à l'âme. La deuxième est celle de Lorand Gaspar qui n'établit « aucune hiérarchie entre l'art et la science »[2]. Pour le poète, les frontières entre art et science, mais aussi entre art et poésie s'estompent, pour faire place à une sensibilité poétique qui ne cesse de se vérifier par la raison, la science et le doute, ce qui rejoint le mouvement de l'âme chez le philosophe allemand.

Il serait intéressant d'examiner chez Gaspar ce besoin constant de procéder à la vérification scientifique et au questionnement incessant, où tout semble tourner autour de la nécessité de cet espace interstitiel qui réside entre la science et l'art, les disciplines et les langues, espace que mande apparemment la parole poétique sans relâche. La rencontre de ces éléments rend pertinente l'étude du cheminement d'une vie, celle du poète qui est scandée par le voyage et la transhumance et le cheminement de la parole poétique sujette à un mouvement perpétuel.

Nous tenterons en premier lieu de recenser les éléments qui contribuent à constituer l'expérience personnelle de l'homme Gaspar, expérience qui s'accroit

par le savoir et le questionnement, en vue de se comprendre et de comprendre l'univers qui l'entoure. En second lieu, nous étudierons la poétique du vivant dans le poème de Gaspar en examinant le mouvement qui régit le corps, l'âme et la pensée. Nous essayerons de mettre en relation le mouvement perpétuel de l'univers, celui de la pensée et celui de la parole poétique qui se cherche incessamment, pour constater enfin l'aspect initiatique du poème de Gaspar.

En lisant les textes de Lorand Gaspar, qu'ils soient poétiques ou ses textes de réflexion sur la poésie et d'autres questions, on a l'impression qu'il porte entre ses lignes une quête de la vérité. Pour lui, comprendre l'humain est une tâche complexe qui prend forme dans la remise en question et le doute cartésien qui traversent sa langue de bout en bout. Si le savoir scientifique est prisé, l'expérience de vie qui est celle du poète nous confronte à « une infinité d'autres choses que [nous] ignor[ons]»[3]. L'acte de vivre et d'observer le monde consiste, selon Gaspar, à « voir plus clairement, même s'il s'agit de seulement préciser nos limites, nos zones d'ignorance »[4].

À considérer que l'homme a ce rapport intellectuel à l'étendue, nous sommes enclins à noter que la quête poétique est une quête du savoir au premier chef. Qu'il s'agisse d'un savoir scientifique ou ontologique, face à l'infini de l'étant, le poète sait d'avance qu'il se livre à une quête incessante. L'inconnu que nous fait découvrir, page après page, la poésie de Gaspar se présente d'emblée comme quelque chose d'inachevé. Le désir de connaître dont il nous fait part est ainsi, à l'image de l'univers infini, incessant, sans cesse renouvelé, face à chaque instant de sensibilité :

Je ne pense à rien
laisse déposer
dans l'œil le pollen
du clair bourdonnement
des fibres de l'immense
du plus infime battement
où fleurit l'inimaginable
l'horreur et la merveille
à tes yeux, à tes idées
de ce que tu sais
et jamais ne sauras[5].

La seule certitude qui semble être livrée par le poète consiste à croire que ce qui est exploré par l'homme demeure en soi l'affirmation qu'il existe d'autres connaissances infinies qui ne demandent qu'à être explorées à leur tour. La tâche qui incombe à l'homme, celle de vivre pour comprendre et de comprendre finalement pour survivre, est d'autant plus ardue que « la nécessité d'essayer de comprendre tant bien que mal et d'agir, ne laisse pas beaucoup de place au déploiement des sentiments »[6]. C'est dire la difficulté d'allier connaissance et émotions dans l'acte de poésie. Toute la question autour de laquelle tourne le chemin de la vie nous semble être celle posée par Gaspar dans *Patmos* : « savoir de [s]a vie si [on] peu[t] la comprendre »[7].

Si la quête de la vérité correspond dans le texte de Gaspar à explorer modestement et en toute relativité le vivant, elle révèle avant tout une ambition de pointer l'inconnu. Elle recèle justement ce sentiment d'incertitude qui érode la conscience du poète et que Freud définit comme « l'émergence d'un sentiment d'inquiétante étrangeté dans l'incertitude intellectuelle »[8]. Nous pouvons à cet égard renvoyer à Yves Bonnefoy, figure majeure de la poésie contemporaine, qui écrit : « La

poésie n'est rien d'autre, au plus vif de son inquiétude, qu'un acte de connaissance »[9]. En parlant d'acte, Bonnefoy ne fait ici que souligner le faire poétique qui se veut le lieu d'une expérience dont la voie et la finalité demeurent sans doute la connaissance du monde.

Et il est vrai que dans le poème de Gaspar, le savoir constitue un point de mire à travers lequel le questionnement sur l'homme et sur le monde évolue en laissant tisser les vers de poésie, constamment réduits à leur précarité, au même titre que la réalité que nous construisons. C'est du moins ce que semble révéler *Derrière le dos de Dieu* :

> Tout ce que nous croyons savoir
> n'est-ce pas relatif à nos sens
> à nos cent milliards de neurones
> qui ne savent que ce que nous savons
> et ce n'est vraiment pas grand-chose –[10].

Parole de spécialiste en neurosciences qui trouve son doublon dans *Apprentissage* : « l'architecture prodigieuse du cerveau »[11]. Gaspar écrit quelques pages après : « la complexité prodigieuse de cet organe quelque cent milliards de cellules nerveuses organisées en ensembles richement interconnectés »[12]. Pour le poète, assumer ses limites et son ignorance, représente un acte responsable où l'humain est à même de confirmer sa dimension humaine, et pour ainsi dire, précaire, puisque la science, conquête de l'homme, n'apporte pas de réponse à tous nos questionnements, comme le suggère Gaspar dans *Approche de la Parole* : « La physique ne suffit pas pour l'exploration du phénomène vivant »[13]. Ce que Gaspar semble nous expliquer, c'est que la perception du réel n'est que le produit de nos sens limités. La connaissance du monde ne serait-elle pas dans ce sens tributaire des capacités limitées du cerveau humain à comprendre l'univers dont nous ne saisissons qu'à peine 20%, (ce qui correspondrait à l'univers observable). Dans *L'Homme neuronal*, Jean-Pierre Changeux, lu par Gaspar : s'interroge : « L'organisation et la flexibilité de l'encéphale humain restent-elles compatibles avec l'évolution d'un environnement qu'il ne maîtrise plus que très partiellement ? »[14]. Cette insuffisance du potentiel intellectuel nécessaire pour réfléchir à la réalité de l'univers demeure un constat sous-jacent à la quête poétique. Il s'agit selon Gaspar d'« avoir conscience […] / […] / de la relativité de toute connaissance »[15], devise corroborée dans *Derrière le dos de Dieu*, par une comparaison presque anthropomorphique qui sert à associer le chemin (la « sente », dit-Gaspar), sans doute celui du savoir, à l'homme, au poète, qui ne fait qu'avancer, en étant plein d'incertitude :

> Comme la sente
> par rochers, mers et airs
> munie de sa besace
> de connaissances relatives –[16].

Dans cette perspective, il suffit de faire un simple décompte pour se rendre compte que la question du savoir parcourt la poétique de Gaspar de bout en bout. Dans *Derrière le dos de Dieu*, le poète recourt trente et une fois au verbe "savoir". La quête du savoir est donc présentée comme une faculté inhérente à la nature humaine, décrite comme un besoin au sens libidinal du terme :

> Le besoin de connaître, de comprendre, l'emporte sur l'information

> existante. La science nous demande de patienter, de chercher. Mais sans compter que nous commençons à entrevoir les limites de la méthode scientifique[17].

Ce qui est à saisir, en outre, dans cette citation, c'est le nom « patience » qui nous semble être évocateur, car significatif d'une condition *sine qua none* de l'apprentissage. Dans le même ordre d'idées, quiconque a eu la chance de rencontrer Lorand Gaspar dans la vraie vie saurait nous dire à quel point c'était apparemment quelqu'un de très posé, de très calme, quelqu'un de sage, surtout très modeste, nous dit Georges Nonnenmacher qui va jusqu'à le comparer à un moine taoïste : « Regardez attentivement le visage de Lorand, observez-le quand il parle : ne trouvez-vous pas qu'il respire la sérénité, la bienveillance, la vieille sagesse d'un moine taoïste ? »[18]. La nécessité de patienter pour apprendre, trouve encore une fois son expression dans le recueil *Égée suivi de Judée*, où le poète exprime une volonté implacable d'apprendre, et où il écrit, comme las : « Comme ces années furent lentes à ton impatience de savoir ! »[19], interjection qui se trouve appuyée par l'expression « le formidable appétit d'apprendre »[20], ce qui témoigne du plaisir procuré par l'apprentissage. La quête poétique qui est à la fois celle du monde et du vers de poésie retrace chez Gaspar un « travail infime d'un très lent savoir »[21]. L'adjectif qualificatif « lent » a un sens équivoque qui exprime grâce à l'homophonie à la fois la lenteur et la longueur du savoir qui reste à acquérir et qui dit en quelque sorte la nécessité d'apprendre tout au long de la vie. De même, le poète n'est-il pas le produit d'un long cheminement scientifique, intellectuel et artistique qui se construit dans l'expérience poétique qui est la sienne ? Nous pouvons en déduire que, pour lui, la vérité ne représente pas une fin en soi, pas plus qu'elle ne devient la certitude d'une relativité qui constitue le catalyseur de la quête poétique, ce qui fait du cheminement du poète une quête interminable et de son poème un texte inachevé. Cette idée trouve tout son sens dans le constat gasparien suivant : « Les poètes les plus téméraires, n'ont souci d'aucune totalité d'explication, de conquête. Ils s'avancent obstinément vers des espaces hors système, hors usage, hors sécurité »[22]. Dans la même optique, nous avons pu relever aussi ce constat de Gaspar :

> Si la science est loin de tout savoir, elle sait qu'elle ne saura jamais tout, que l'explication finale, unique et définitive de la totalité est un leurre, comme l'est cette totalité.
> […]
> L'homme renoncera peut-être à sa soif de savoir, d'expliquer […] peut-être voudra-t-il plus protéger, sauver, sécuriser, multiplier sa vie en excluant tout élément menaçant, douloureux, contraire, mais en explorer, en assumer tous les possibles[23].

La poésie ne serait-elle pas le purgatoire de ces « possibles », de ces possibilités auxquelles nous sommes confrontés en tant qu'humain et qu'elle saurait apaiser tout en nous rappelant notre précarité ? On pourrait en déduire, également peut-être, qu'au sein de cette faille de la science, vient loger l'art, et par un lien synecdochique la poésie. Si le poète reconnaît l'incapacité de la

science à répondre à ses questionnements et qu'il choisit volontiers de se livrer à la poésie, c'est qu'il connaît sans doute son pouvoir. La tâche qui est la sienne consisterait du moins à montrer l'énigme, en la verbalisant sous la forme d'un vers de poésie. Le désir de créer naît certes du désir de connaître. Et il est indéniable que chez Gaspar, le faire poétique correspond à un véritable travail scientifique qui consiste à observer et à vérifier, tout comme l'expérience scientifique. Ce qui témoigne de l'érudition du texte gasparien, ce sont les expressions et les vers que nous relevons respectivement dans *Sol absolu* et dans *Patmos* et dont certains sont annotés et expliqués par le poète. Par souci pédagogique de détail et de définition, Gaspar énumère et explique : « la myrrhe »[24], « porphyres »[25], « basaltes »[26], « cochenille »[27], « hysope »[28], « protazoaires »[29], « starpélies »[30], « caralluma »[31], « genêts, oxalis, acacias »[32] et « pétrels, frégates, fulmars »[33].

En lisant Gaspar, nous apprenons indéniablement. Nous avons en tout cas le sentiment inévitable de lire un document scientifique, une encyclopédie ou un dictionnaire contenant des termes techniques, ce qui confère au poème une dimension didactique et suscite l'intérêt du lecteur qui, nous le pensons vivement, ne manquerait pas à son tour de les expliquer sitôt que sa lecture de l'œuvre se targuerait d'un apprentissage inconscient, presque forcé. Ici, le recours aux sciences médicale, chimique, physique et archéologique ferait bien du poème une référence scientifique qu'on pourrait consulter à dessein, dans le but de s'instruire. Ceci est du moins le cas de notre expérience personnelle avec l'œuvre de Gaspar.

L'entreprise poétique de Gaspar est conduite finalement par l'ambition de comprendre qui est, selon le poète, « pist[é] par [une] volonté d'aller au bout »[34] et d'un « désir d'élucider, de déployer notre existence, de mieux nous comprendre en tant que parties d'un "tout", et en tant qu'un "tout" limité »[35]. Dans une réalité où, écrit-il dans *Feuilles d'observation*, « les rapports sont bousculés, les positions bradées, les règles réinventées »[36], le pouvoir de la poésie revient comme une promesse, comme une lueur d'espoir qui esquisse tant de sensibilité propre à l'humain. Ce constat du poète : « Notre savoir, qui n'est souvent qu'un savoir-faire constamment révisé, ne cesse de nous renvoyer à notre ignorance »[37], nous montre finalement qu'il incombe à la pensée, à l'émotion et à la parole poétique d'opérer pour continuer inlassablement d'explorer le monde.

Selon Meschonnic, être poète se définit par le besoin et le devoir tout à la fois de méditer « l'âme en toute immédiateté »[38]. Meschonnic évoque ici la question du *hic et nunc*, l'ici et maintenant, cet instant présent qui représente le souffle de la poésie du vivant. L'acte poétique consiste, aussi bien pour Meschonnic que pour Gaspar, à dire le moment présent, à percevoir la fêlure du corps minuscule, tel que nous pouvons le lire dans *Patmos* : « [la] respiration d'à peine une couleur »[39], et à saisir l'émotion immédiate et le mouvement fugitif : « odeur de la vie, enflure d'un bourgeon / dans l'arbre se dépliant à l'infini »[40]. Le poème de Gaspar est celui de la simplicité, du dépouillement mais aussi de la précarité. La mission du poète se résume dans l'auscultation des choses simples et fragiles, celles qui demandent un effort humble, selon ses justes termes : « Nous reste à présent l'humble labeur / ce qui de plus simple s'échange dans nos vies – »[41]. De cette sensibilité poétique, de cette

précarité découle une poétique de l'éclatement qui trouve son origine dans l'expression de Gaspar : « [l]es miettes du voir »[42]. Tout semble en effet se révéler par fragments, tout comme le savoir que l'homme acquiert peu à peu, tout comme le poème de Gaspar qui s'écrit par petits morceaux, par petits vers, tout comme le diagnostic que fait le médecin et qui s'établit après la jonction de plusieurs symptômes.

La figure du médecin qu'est Gaspar revient *a fortiori* dans l'acte d'ausculter la matière, ce qui nous rappelle la fonction du stéthoscope, et que nous pourrions lire dans ce vers d'*Egée Judée*: «Tout en moi est écoute »[43], vers qui trouvera son doublon, quelques années plus tard dans *Patmos:* « Quelqu'un en moi écoute sans relâche / l'inaudible battement dans les choses –[44]. Si le battement demeure inaudible, ce n'est pas que le corps n'est pas vivant, mais qu'il lui manque cette sensibilité poétique que tout homme devrait mettre en œuvre pour saisir l'essence du monde, l'essentiel, la vérité. Le battement représente cette chose qui nous maintient en vie, tout comme le souffle non moins évoqué par le poète : « […] un souffle me traverse / et je pense à la "rouah"[45], plus loin dans le même recueil, il écrit : « légèreté du souffle de ma vie / – nèfes (souffle en arabe) ou rouah[46]. Ces vers correspondent à une translittération de l'arabe. Leur sens renvoie à la respiration ou encore à l'âme. Le recours à la langue arabe qui fascine clairement le poète et à laquelle il n'hésite pas à emprunter des expressions, s'explique à notre sens par sa conviction profonde que cette langue comprend dans son étymologie et ses strates sémantiques un sens plus fort, plus intense, du moins pour exprimer le sens d'« âme ». Or le « néfes », souffle en arabe, placé parallèlement, sur le plan lexical, au mot « rouah », âme en arabe, en dit long sur cette poétique de la fêlure. Le souffle, étant presque « inaudible », pour reprendre Gaspar, marque pourtant un signe de vie. De même, âme, du latin *anima,* est justement ce qui anime, ce qui meut les choses. Le poète semble nous dire que les choses les plus fragiles, les plus discrètes, les plus précaires portent comme un secret, une ouverture, une lumière intrinsèque.

Il convient de noter par ailleurs que l'expérience du faire poétique se réalise souvent chez Gaspar en présence de la lumière : « J'accueille les rayons du soleil / et le noir invisible de la nuit »[47]. Nous pouvons même avancer que, pour lui, la lumière s'accompagne souvent d'obscurité, ce qui se constate dans cette citation « échanges entre l'opaque et le lumineux »[48]. L'idée qui se dégage de cette analyse est que, par moments, la lumière atteste de la part initiatique de cette poésie qui ressemble à une traversée pénible et incertaine. Le poète confie dans le texte suivant :

Je suis lumière et nuit
je vois toujours et encore
que je suis lumière et nuit
les deux me disent
l'absence totale
de toute certitude
dans ma pensée[49]

Entre doute et évidence, clair et obscur, savoir et ignorance, Gaspar compare l'acte de poésie, tout comme l'acte de vivre, à un long chemin qu'il parcourt à tâtons, en quête de lumière et de vérité, comme le laissent entendre ces vers de *Patmos* :

Il se tient debout
face à la mer
les yeux fermés

on dirait depuis toujours
comme s'il attendait
que telle une sève
la lumière monte
d'on ne sait quels fonds –
comme s'il avait compris
que ni les mots
ni les rayons
ne suffisaient
pour voir vraiment.[50]

Ailleurs, il déclare : « En toi, tout un monde qui se presse dans les couloirs vers une clarté qui n'est pas encore »[51]. L'image du couloir, passage souvent étroit, laissant entrer très peu de lumière, permettant le passage d'une pièce à une autre, incarnant ainsi l'entre-deux, équivalent possible du seuil chez Yves Bonnefoy, vient comme accréditer l'idée de la traversée à la fois de la parole et de la pensée qui sont, pour ainsi dire, à l'étroit. Ce constat trouve encore le mieux sa confirmation dans les vers suivants, évoquant littéralement le chemin

Un coquillage de noix sur un torrent
voilà ce que je suis
de temps en temps j'arrive à suivre
un chemin et regarder voler
précises et légères les hirondelles
de temps en temps le torrent m'emporte,
on verra bien, on verra bien – [52]

A croire que chez Gaspar la vérité est incarnée par la lumière, force est de constater que le mouvement du poè(t/m)e, du moins en se fiant aux vers suivants, est centrifuge, partant du centre vers la destination (qui demeure inconnue) :

En chemin vers l'inconnu
humain trop humain bien sûr
je puis tout de même aimer
serrer cette chose claire
tant que je peux dans ma nuit
aimer quand même dire oui
à une herbe à un caillou
à l'esprit au corps humains
cherchant un peu de lumière
malgré l'horreur la folie
"oui" comme une lampe au soir –[53]

Nous pourrions d'ailleurs en déduire que chez Gaspar le mouvement d'ouverture est inhérent à la quête de la lumière.

Tous ces éléments qui contribuent à créer l'expérience poétique de Gaspar participent d'une expérimentation de la pensée et de l'âme poétiques. Si le savoir demeure limité et les sens du poète incapables de tout saisir, c'est qu'il convient de saisir l'expérience gasparienne du poème à l'aune d'une connaissance au sens socratique en s'intéressant à « ce qu'on peut comprendre par sa propre expérience »[54]. Le « connais-toi toi-même » concourt chez Gaspar à une véritable expérimentation de soi, en tant qu'humain, « trop humain »[55], dit-il, comme pour tenter de saisir ce qui dans l'infini se prête à la finitude du présent et à la sensibilité. Cette constellation de savoirs qui se chevauchent et communiquent dans son œuvre, font du texte de Gaspar un exutoire de l'expérience, au sens scientifique du terme, consistant ainsi à « vérifier, comprendre, nommer »[56], à l'aide de ce qu'il appelle : « observations – interrogations »[57]. À cet égard, toute la poétique de Lorand Gaspar tend à légitimer l'interférence qu'il peut y avoir entre la science et la poésie, ce qu'il confirme lui-même. Cette expérience de l'immédiat donne mieux à voir une part de sensibilité poétique à tout ce qui vit, du frémissement de la feuille d'arbre au butinement de l'abeille, et du battement

du cœur au gisement de la pensée, celle de l'homme mais aussi celle du poète. Dans cette optique, et pour revenir à Heidegger qui invoque une « tentative de préparer une expérience pensante avec la parole »[58], il convient de constater que le faire poétique ne peut évoluer sans la double présence du langage et de la pensée qu'il permet, nous le savons, d'agencer. Entre la pensée et la parole poétique l'exercice du langage prend forme sous la plume du poète qui décrit cette expérience poétique-même dans le poème. Nous assistons en quelque sorte à une mise en abyme du vers qui s'écrit et se décrit en même temps.

Dans cette veine initiatique, nous pouvons également constater que pour Gaspar la parole poétique n'est autre que l'aspiration à une vérité qui est de l'ordre de la lumière, lumière qui se révèle non pas par un repli sur soi mais par un mouvement d'ouverture au monde, à l'autre et à l'inconnu. Aussi pourrait-on déduire que la vérité de Gaspar ne représente pas une fin en soi, pas plus qu'elle ne devient un motif prégnant de la quête poétique, ce qui fait de son cheminement une quête éternelle et de son poème un exercice au sens fort du terme. Il en résulte finalement que chez ce poète érudit, nomade infatigable, citoyen du monde, par-dessus tout humble comme « un moine taoïste »[59], selon Nonnenmacher, le chemin vers la vérité cosmique, de l'éternellement petit à l'éternellement grand, du murmure de la pensée au bruissement de l'âme demeure orienté par un cheminement vers ce que Gaspar appelle le « mieux vivre ».

Bibliographie

Œuvres du corpus étudié
Poésie
Gaspar, Lorand, *Sol absolu*, Paris, Gallimard, 1972.
Égée suivi de *Judée*, Paris, Gallimard, 1980.
Patmos et autres poèmes, Paris, Gallimard, 2001.
Derrière le dos de Dieu, Paris, Gallimard, 2010.

Essais
Gaspar, Lorand, *Approche de la parole*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, Paris, Gallimard, 1978.
Feuilles d'observation, Tunis, Cérès Éditions, 1994.

Références sur la poésie contemporaine
Bonnefoy, Yves, *Vérité poétique et vérité scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.
Collot, Michel, *La Matière-Émotion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
Eluard, Paul, *Les Sentiers et les Routes de la Poésie*, Paris, Gallimard, 1954.
Gourio, Anne, *Chants de pierres*, Grenoble, Université Stendhal, Ellug, 2005.
Maulpoix, Jean-Michel, *Le Poète perplexe*, Paris, José Corti, Collection «En lisant», 2002.
Meschonnic, Henri, *La Rime et la Vie*, Paris, Éditions Verdier, 1989.
Poulet, Georges, *La Poésie éclatée*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection : « Écriture », 1980.
Reverdy, Pierre, *Cette Émotion appelée Poésie*, Paris, Flammarion, 1974.
Thélot, Jérôme, *La Poésie précaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
Trahard, Pierre, *Le Mystère poétique*, Paris, Boivin, 1940.

Références sur la poétique
Barthes, Roland, *Le Grain de la voix*, Paris, Éditions du Seuil, Collection : « Points / Essais », 1980.
Blanchot, Maurice, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.
Bonnefoy, Yves, *La Présence et l'Image*, Paris, Mercure de France, 1983.
Gefen, Alexandre, *Réparer le monde*, Paris, Éditions José Corti, Collection : « Les Essais », 2017.
Meschonnic, Henri, *Pour la Poétique*, Paris, Gallimard, Collection : « Nrf / Le Chemin », 1970.

Notes

1. Martin Heidegger, *Phénoménologie de l'intuition et de l'expression*, Paris, Gallimard, 1993, p. 37.
2. Madeleine Renouard, « Entretien avec Lorand Gaspar – chemin de vie et de pensée », in *Europe n° 918* : *Lorand Gaspar*, p. 36.
3. Lorand Gaspar, *Apprentissage*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, Paris, Gallimard, 1978, p. 154.
4. *Ibid*., p. 228.
5. Id., *Derrière le dos de Dieu*, Paris, Gallimard, 2010, p. 72.
6. Id., *Égée* suivi de *Judée*, Paris, Gallimard, 1980, p. 153.
7. Id., *Patmos* et autres poèmes, Paris, Gallimard, 2001, p. 31.
8. Sigmund Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Collection : « Folio / Essais », 1985, p. 216.
9. Yves Bonnefoy, *La présence et l'Image*, Paris, Mercure de France, 1983, p. 51.
10. Lorand Gaspar, *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit*., p. 113.
11. Id., *Apprentissage*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, Paris, Gallimard, 1978, p. 267.
12. *Ibid*., p. 302.
13. Id., *Approche de la parole*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p. 92.
14. Jean-Pierre Changeux, *L'Homme neuronal*, Paris, Libraire Arthème Fayard, Collection : « Pluriel », 1983, p. 343.
15. Lorand Gaspar, *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit*., p. 55.
16. *Ibid*., p. 59.
17. Id., *Approche de la parole*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p. 58.
18. Georges Nonnenmacher, « Petit parcours de lecture avec Lorand », in Actes du colloque de la Manouba : *Un poète près de la mer* : *hommage à Lorand Gaspar*, Tunis, Sud Éditions, 2004, p. 62.
19. Lorand Gaspar, *Égée* suivi de *Judée*, *op. cit*., p. 108.
20. *Ibid*., p. 107.
21. Lorand Gaspar, *Patmos* et autres poèmes, *op. cit*., p. 151.
22. Edgar Morin, *La Méthode 6 – Éthique*, Paris, Les Éditions du Seuil, 2004, p. 91.
23. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p, 49-50.
24. Lorand Gaspar, *Sol absolu*, Paris, Gallimard, 1972, p. 13.
25. *Ibid*., p. 14.
26. *Ibid*., p. 15.
27. *Ibid*., p. 32.
28. *Ibidem*.
29. *Ibid*., p. 37.
30. *Ibid*, p. 44.
31. *Ibidem*.
32. Lorand Gaspar, *Patmos et autres poèmes*, *op. cit*., p. 113.
33. *Ibid*, p. 207.
34. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p. 95.
35. Id., *Apprentissage*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p. 152.

36. Id., *Feuilles d'observation*, Tunis, Cerès, 1994, p. 10.
37. *Ibid*., p. 107.
38. Henri Meschonnic, *Pour la poétique*, Paris, Gallimard, 1977, p. 125.
39. Lorand Gaspar, *Patmos et autres poèmes*, *op. cit*., p. 85.
40. *Ibid*., p. 13.
41. *Ibid*., p. 84.
42. *Ibid*., p. 75.
43. Id., *Égée* suivi de *Judée*, *op. cit*., p. 144.
44. Id., *Patmos*, *op. cit*., p. 147.
45. Id., *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit*., p. 5.
46. *Ibid*., p. 58.
47. *Ibid*., p. 94.
48. Id., *Feuilles d'observation*, *op. cit*., p. 105.
49. Id., *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit*. p. 96.
50. Id., *Patmos* et autres poèmes, *op. cit*., p. 128.
51. Id., *Égée* suivi de *Judée*, *op. cit*., p. 115.
52. Id., *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit*., p. 100.
53. Id., *Patmos* et autres poèmes, *op. cit*., p. 183.
54. Id., *Apprentissage*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p. 147.
55. Id., *Patmos* et autres poèmes, *op. cit*., p. 183.
56. *Ibid*., p. 21.
57. Id., *Apprentissage*, in *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage*, *op. cit*., p. 258.
58. Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1981, p. 164.
59. Georges Nonnenmacher, « Petit parcours de lecture avec Lorand », in Actes du colloque de la Manouba : *Un poète près de la mer* : *hommage à Lorand Gaspar*, *op. cit*., p. 62.